

DANSE

DANS UN ÉTAT SECOND

AVEC *CROWD*, PRÉSENTÉ AU THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE, LA PLASTICIENNE ET DRAMATURGE GISELE VIENNE TRANSPOSE SUR SCÈNE TOUTE L'ÉNERGIE D'UNE RAVE PARTY. UNE CHORÉGRAPHIE QUI TIENT DU DÉLUGE SENSORIEL. Par Julien BÉCOURT



Avec son allure de jeune femme stricte et son sourire enjôleur, on lui prêterait le bon dieu sans confession. Il faut se méfier des apparences. Car la dramaturge Gisèle Vienné ne fait pas dans le théâtre de patronage, mais plutôt dans le rituel sado-maso, la fantasmagorie extrême «entre adolescents consentants» et le métal tendance black. Ce qui n'exclut pas – et même suppose, pourrait-on dire – un certain raffinement esthétique, une sophistication formelle de haute volée. Plasticienne et chorégraphe autant que metteur en scène, elle enchaîne les créations depuis plus de quinze ans, d'abord avec son comparse Etienne Bideau-Rey (*Showroom Dummies* en 2001, repris en 2013), puis avec le concours du sulfureux écrivain Dennis Cooper, de l'éclairagiste Patrick Riou et des musiciens Peter Rehberg et Stephen O'Malley – du légendaire groupe de drone metal Sunn O))). Fréquemment accompagnées sur scène d'automates aux traits enfantins, ses pièces prêtent le flanc à la polémique en exacerbant la violence et le stupre. Il est vrai qu'entre les cérémoniaux païens de *Kindertotenlieder* (2007) et la scénographie kubrickienne de *The Pyre* (2013) en passant par le serial killer ventriloque de *Jerk* (2008) ou la forêt embrumée de *This Is How You Will Disappear* (2010), l'artiste donne du grain à moudre aux gardiens du temple. Car si elle se frotte à l'hyper-modernité des communautés underground, c'est pour mieux réveiller les tréfonds de la psyché archaïque et du théâtre originel, de la tragédie grecque et des cérémoniaux de transe millénaires.



Avec *Crowd*, nous plonge dans des sensations le temps au ralenti sur des corps détritiques. La fête n'a rien d'innocent, c'est un rituel de transe quantique de la réalité. Ici, la techno de la Resistance. Des mixés par Peter Rehberg d'interludes ainsi redécouverts fondements de la danse. Animés par un langage communicatif et danseuses blanches se font entendre, s'agrippent à l'unisson pour d'après et se livrent d'une action millimétrée. La perfection freeze et d'accueil en vogue dans les vidéos de nos jours les personnages affublés de

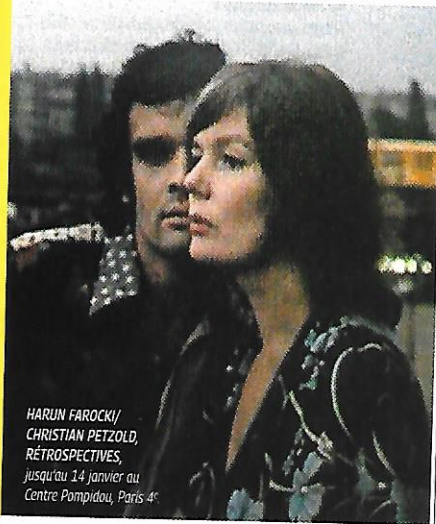
CINÉMA

JUSTE
UNE IMAGE

À BEAUBOURG, PASSAGE
DE TÉMOIN ENTRE DEUX
CINÉASTES ALLEMANDS:
FAROCKI ET PETZOLD.

Par Romain CHARBON

Ces dernières années, on a beaucoup parlé d'un renouveau du cinéma allemand via l'école berlinoise. Une génération de jeunes cinéastes qui semblaient ne rien devoir à leurs célèbres aînés (Fassbinder, Wenders, Herzog...). Barbara de Christian Petzold, succès indé de 2012, en fut la manifestation la plus visible. Son auteur y symbolisait quelque chose d'inédit, entre précision documentaire et rigueur esthétique. Des termes déjà applicables, depuis la fin des années 60, à Harun Farocki, le plus confidentiel des grands cinéastes allemands, disparu en 2014. Son travail, essentiellement documentaire, fut analytique et critique, politique et métallique. Il a été le professeur de Petzold à l'école de Berlin, avant de devenir son ami et le coscénariste de presque tous ses films. La rétrospective croisée qui leur est consacrée au Centre Pompidou dans le cadre du Festival d'automne vient rappeler la place immense de Farocki dans le cinéma allemand, et indique que l'essentiel pour ces deux artistes reste la transmission.



HARUN FAROCKI/
CHRISTIAN PETZOLD,
RÉTROSPECTIVES,
jusqu'au 14 janvier au
Centre Pompidou, Paris 4^e

PHOTOS ESTELLE JAMANA, HARUN FAROCKI

Avec *Crowd*, Vienne la vénéneuse nous plonge dans un tourbillon de sensations le temps d'une free party au ralenti sur une scène jonchée de débris. La fête, chez Gisèle Vienne, n'a rien d'anodin, mais s'apparente à un rituel de transe, ode à la distorsion quantique du temps et à l'altération de la réalité. Au son des classiques de la techno de Detroit (Underground Resistance, Drexciya, Jeff Mills...), mixés par Peter Rehberg et parsemés d'interludes ambient, la rave party ainsi redécoupée retrouve ses fondements hypnotiques et sensuels. Animés par un désir de communion communicatif, les quinze danseurs et danseuses nimbés d'une lumière blanche se fondent les uns dans les autres, s'agrègent et s'encastrent à l'unisson pour s'atomiser l'instant d'après et se figer dans l'élan d'une action, selon un timing archimillimétré. La chorégraphie transpose à la perfection les effets vidéo de freeze et d'accélération/ralentissement, en vogue dans les clips musicaux ou les vidéos de sports extrêmes. Entre les personnages qu'ils incarnent, affublés de total looks années 90

(les mêmes que la marque Vetements récupère) se nouent manifestement des rapports de force aussi bien que des histoires de fesses, les premiers étant indissociables des secondes. Saisis par l'extase individuelle autant que par l'hallucination collective – vécues côté spectateur par procuration, les sens en éveil et les yeux écarquillés –, les corps s'étreignent, se cambrent ou se convulsent selon une gestuelle tantôt languide ou brutale, ou bien répétitive et saccadée comme des Gif animés. Dans *Crowd*, comme dans toutes les autres pièces de Vienne, la violence est transfigurée, chacun s'y abandonnant avec volupté sans pour autant porter préjudice à autrui ni mettre en péril la communauté. Ne serait-ce pas la clé de ce que devrait être un rituel aujourd'hui? Plus que jamais, nous suggère Gisèle Vienne, la catharsis est nécessaire dans nos sociétés dites civilisées, où le barbare n'est pas celui que l'on croit. De quoi claquer le bec aux ligues de vertu et autres pourfendeurs de l'Homo festivus.

CROWD, du 7 au 16 décembre au théâtre Nanterre-Amandiers (92).

Techno de Detroit, hallucinations visuelles, état de transe de ces soirées qui ne finissent pas : la chorégraphe Gisèle Vienne catapulte les spectateurs au cœur d'une free-party. Les clubbers de *Crowd*, sa nouvelle création, dessinent le portrait d'une génération en quête de spiritualités, aussi maladroitement qu'intenses.

Texte : Léa Poiré

Photographies : Mathieu Zazzo, pour *Mouvement*

Sur le plateau du Théâtre Nanterre-Amandiers vidé par l'été, une grande messe se prépare. « *Tu as pu trouver un couteau ?* » demande un danseur à la responsable de production. Crâne rasé, Dr. Martens et veste de motard, la panoplie du personnage aux influences gabber interprété par Oskar Landström a été pensée avec le goût du détail. Gisèle Vienne l'observe, appuyée sur un siège du premier rang. « *Mon travail c'est aussi de regarder mes danseurs, voir quelles sont leurs inclinaisons naturelles, à quel jeu social ils aiment jouer.* » Dans *Crowd*, sa nouvelle création, 15 jeunes adultes au charisme bien trempé sont plongés au cœur d'une rave-party. Ici, pas de danse abstraite : les interprètes racontent une histoire aussi subtile qu'inédite, sur laquelle plane l'ombre de Denis Cooper. Poursuivant une collaboration de longue date, la chorégraphe et l'écrivain américain ont taillé sur mesure, et à partir de leur personnalités, un portrait de clubber pour chacun des danseurs.

À cet égard, Gisèle Vienne aime comparer sa pièce à une grande peinture, peuplée de subtilités si nombreuses qu'il faudrait y revenir à plusieurs fois pour saisir toutes les correspondances. « *N'oublie pas Massimo, tu es le roi de la fête* », rappelle-t-elle au micro. Sourire jusqu'aux oreilles, blouson de footballeur italien et sneakers argentées, le danseur cultive son attitude de crooner presque beau, déversant dans la soirée une énergie exubérante et quasi écorçante. La chorégraphe tempère : « *Ce n'est pas parce que le personnage sourit tout le temps qu'il est superficiel, l'humour est quelque chose de profond, et l'exubérance, c'est aussi un souci.* » Tandis qu'ils reprennent méthodiquement l'une des partitions les plus complexes, Patrick Riou, depuis la régie, explore sur les corps des effets de lumière sombres, halos et brumes délicates. Dans un décompte ultraprécis, les mouvements saccadés se fondent dans les beats tempétueux de la musique et créent un effet stroboscopique à la limite de l'hallucination visuelle.

Quand on va en rave, on est en quête d'une expérience parallèle avec les moyens du bord. Ces balbutiements, ces ratages sont intéressants à observer

- Gisèle Vienne

Contre le lynchage de la fête

Avec son sound system composé de toutes les enceintes du théâtre, empilées en fond de scène, et des détritrus – canettes, bouteilles de whisky et verres en plastique – qui jonchent le plateau, *Crowd* n'est pas une petite fête entre amis, mais bien une free-party un poil plus dépravée. À en juger d'après les styles vestimentaires, une datation aurait pu (malgré quelques détails) s'imposer dans les années 1990. « *Les raves de ces années-là s'inscrivent dans la continuité des fêtes des sixties, avec toutes les utopies qui vont avec : le néochamanisme et l'idéal de la communion de groupe, qui peuvent être extrêmement pertinentes ou complètement naïves.* »

Difficile d'imaginer, quand on assiste au spectacle plus vécu que joué de *Crowd*, que Gisèle Vienne n'a pas elle-même expérimenté ces fêtes. En 1994, l'année de son bac, elle déménage à Berlin, va danser au Tresor, premier club allemand à programmer Jeff Mills et les Dj de Detroit, ou termine ses nuits au Bunker. « *Tout était enfumé, la techno hyperforte, et il y avait plein d'espaces différents, un vrai labyrinthe. En haut, des ateliers d'artiste et – ce que j'ai mis vraiment longtemps à comprendre – des darkrooms. C'était juste à côté du Deutsches Theater, au moment des débuts du metteur en scène Thomas Ostermeier. J'étais surexcitée par cette proximité.* » Dans un style aux penchants plus affirmés pour l'expérimentation des drogues, les fêtes techno hardcore du mouvement free des Spiral Tribe, alors en procès avec le gouvernement britannique pour « *conspiration en vue de créer un trouble à l'ordre public* », se déplacent vers le reste de l'Europe. La chorégraphe est de la partie. « *Plein de lieux abandonnés avaient été pris aux juifs par les nazis, puis détenus par les communistes. Juste après la chute du Mur, le temps de démêler le flou juridique, ces bâtiments dingues au cœur de la ville étaient libres.* »

Bien que Gisèle Vienne hésite un peu à le dire, les racines de *Crowd* puisent moins dans ces souvenirs que dans le *Sacre du printemps* ou du côté des rituels païens, étudiés notamment par l'anthropologue Marcel Mauss. « *Il y a un discours conservateur qui dénigre la fête comme un espace de lynchage superficiel mais il y a bien sûr quelque chose de plus profond.* » Exaltation des sentiments, jubilation et transgression, introspection, selon elle, la fête est un espace spirituel. « *Quand on va en rave, on est en quête d'une ouverture, d'une expérience parallèle. On est prêts à traverser quelque chose avec les moyens du bord, avec ce qu'on a. Ce sont ces balbutiements, ces ratages, ce besoin profond qui s'expérimente, se plante et se reconstruit, qui sont intéressants à observer.* »

Déjà à l'œuvre dans la forêt fantasmagorique de *This Is How You Will Disappear* (2010) ou dans la magie noire qui transpire des corps de *The Pyre* (2013), les imbrications et les altercations entre l'art et le sacré forment le terrain de fouille de la chorégraphe. « *Nos sociétés capitalistes manquent d'espaces de liberté et de spiritualité. L'art est une réponse incomplète car cela ne se joue pas seulement dans les musées. Pourquoi des personnes athées veulent se marier dans une église ? Parce que l'architecture et l'iconographie sont belles, que l'acoustique est bonne. Il faudrait que l'État laïc propose des mises en scène aussi réussies, des symboliques aussi fortes.* » Elle ajoute, plus grave : « *La question, c'est : comment l'État laïc gère ce que les religions ont pu apporter dans le passé ?* »

Les espaces de la violence

Deux semaines plus tard, les répétitions reprennent au Manège de Reims. C'est avec une des pistes mythiques du Tresor – « *Sonic Destroyer* » de X-101 – que l'échauffement commence à coups de sauts et de danses de club surexcitées, qui font passer les corps d'un état proche de la transe à un ralentissement extrême. Prêts pour le filage, fluokids, gabbers, néogothiques et ravers disparaissent dans les coulisses ; le plateau entame sa métamorphose. Dans un trait de lumière, une silhouette encapuchonnée s'avance sur la terre battue, un mur de son fait résonner le beat d'une techno minimale. Onde ondulatoire et organique, la musique se déverse avec la souplesse d'une vague enveloppante prête à engloutir tous les excès. En tendant l'oreille, on peut reconnaître Kraftwerk, Voices From The Lake ou les sons arides d'une techno de Detroit baignés de bourdonnements métalliques. Sans interruption, les musiciens Peter Rehberg et Stephen O'Malley arrangent des morceaux mythiques qu'ils entremêlent à une composition originale.

Avec ses overdoses et son atmosphère électrique de soirée sans limites ni lendemain, il est probable que *Crowd* – comme les précédentes pièces de Gisèle Vienne – soit taxée de « violente ». La chorégraphe désamorce immédiatement : « *L'homme civilisé est violent. La question est de savoir quels sont les espaces possibles de l'expression de cette violence.* » Elle cite les travaux, méconnus en France, du sociologue américain Randall Collins sur le sport



et la fête. « *Ce qui m'intéresse, ce sont les aspects jubilatoires et positifs. Il y a un plaisir de la violence et de son spectacle.* » Cette violence, *Crowd* la sculpte comme une matière brute pour lui apporter un éventail de qualités. Les histoires de la nuit s'emmêlent, avec leurs jeux de désirs protéiformes, de tentations et de pertes de contrôle. « *La fête, c'est l'espace de la dépense improductive, sans retour sur investissement, l'espace de la pure perte, du gaspillage. Crowd, c'est peut-être le tableau d'une jeunesse gâchée, même si elle ne l'est pas...* » Un pseudo-chaman surexcité vend sa came, une adolescente habillée de couleurs pastel découvre ses propres limites, un couple se débat avec le désir lorsqu'un homme vient plonger une main profonde dans le caleçon du jeune nerd désemparé. Alors le sac de sa copine se met à fumer, consommé par la frustration, de la même manière que la veste en jean d'un garçon trop réservé.

Toucher aux limites du corps

La lenteur de la scène décuple le sentiment de perte : tout semble se décomposer, se dilapider, tandis que le roi de la soirée, en raver insatiable, continue d'entraîner la foule dans cette altération de la nuit. Au-delà des rixes susceptibles d'éclater, la violence de la fête touche aux limites du corps. « *On ne va pas en free-party pour danser une heure. Ce sont des fêtes qui peuvent durer 48 heures, voire plus, inventées pour combler le manque d'une frange de la culture, le besoin de quelque chose de plus puissant.* » Là encore, les effets d'écho avec la tentation de Gisèle Vienne pour « *l'art extrême* » ne sont pas anodins : « *Pousser le truc*

intellectuel et sensoriel jusqu'au bout, exacerber les émotions... C'est comme dans le sport, il ne s'agit pas de tomber de la falaise mais de marcher au bord du précipice. »

Impossible, pour le spectateur vissé à son siège, de ne pas sombrer avec les interprètes, tantôt embarqué dans un trip sous acide où chaque danseur, regard hagard, est livré à ses perceptions d'un monde altéré ; tantôt dans une sensuelle montée d'extase ; ou alors dans un vertige alcoolisé, quand tout, au plateau, se met à tourner. Gisèle Vienne le rappelle une dernière fois à ses danseurs : « *Mettez vous en déséquilibre, vous devez vous perdre.* » Pour le meilleur, probablement nous avec •

Léa Poiré

> *Crowd* de Gisèle Vienne, création du 8 au 10 novembre au Maillon, Strasbourg ; le 15 novembre au Manège, Reims ; le 25 novembre au Schouwburg Kortrijk, Courtrai, Belgique, dans le cadre du festival Next ; du 7 au 16 décembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris ; les 26 et 27 janvier au Kaaitheater, Bruxelles, Belgique ; du 6 au 9 février au TNB, Rennes ; les 27 et 28 février à la MC2, Grenoble ; le 29 mai à la Filature, Mulhouse



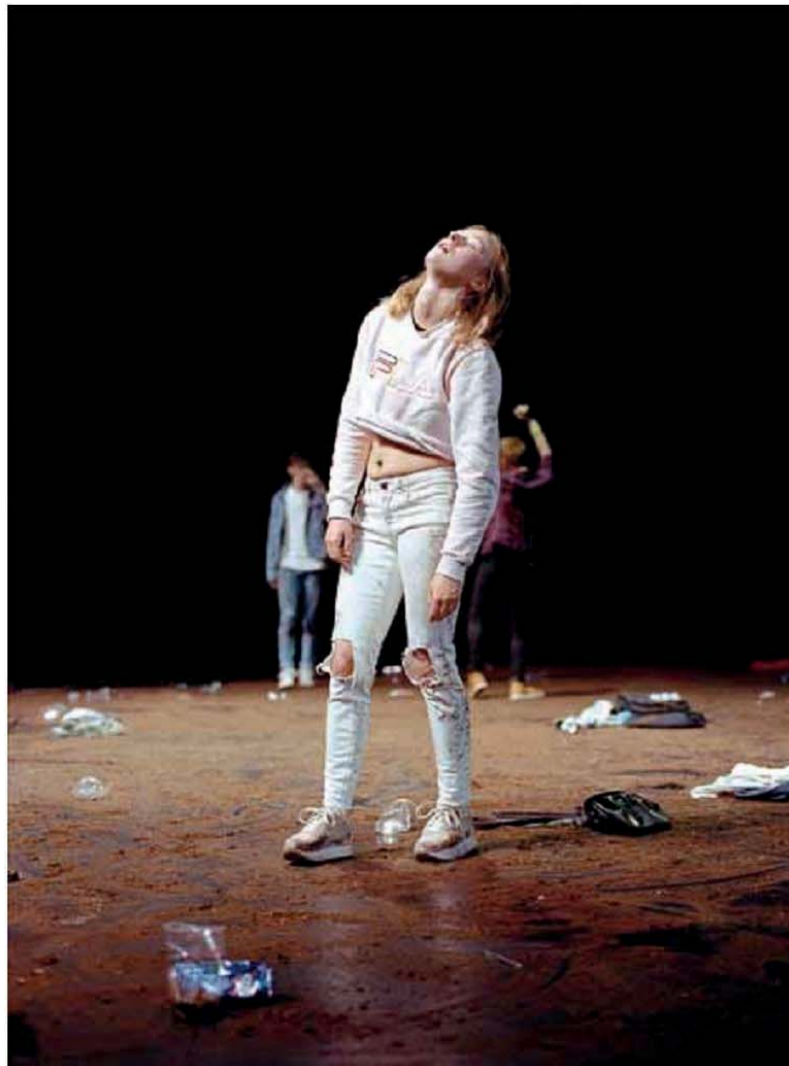
fin de party

Pour sa première création strasbourgeoise, **Gisèle Vienne** réunit une foule de danseurs sur les *beats* electro du duo KTL. Plongée en pleine répétition de **Crowd**, entre érotisme lascif, finesse du geste et recherche de lâcher-prise.

Par Thomas Fligel
Photos d'Estelle Hanania

Du minimalisme technoïde aux basses puissantes sur des BPM s'envolant, la musique frappe fort dans le Hall du Wacken. Le Maillon vibre au rythme de *classics* de Detroit et de Berlin, berceaux des musiques techno et électroniques. La *tracklist* signée Peter Rehberg, collaborant de longue date avec Gisèle Vienne, réunit rien moins que Mad Mike, l'un des créateurs du label Underground Resistance, le duo Maurizio (Moritz von Oswald et Mark Ernestus) avec *Domina* ou encore le hit

Acid Eiffel signé Choice, pseudo d'un certain Laurent Garnier accompagné par Shazz et Ludovic Navarre... De quoi sérieusement ambiancer le plateau – encore nu en ce premier jour de la dernière période de répétitions – où se meuvent une quinzaine de danseurs lancés dans une fête plus ou moins improvisée en un lieu interlope. Le sol devrait, d'ici la première, se joncher de terre et de cadavres de bouteilles et gobelets, reliquats d'une beuverie bien entamée. La lumière cartographique et



hanter l'espace. Comme dans ses précédentes pièces¹, l'artiste, chorégraphe et metteuse en scène franco-autrichienne investit le champ du rituel collectif contemporain dont émergent désirs inavouables (ou inavoués), inquiétante étrangeté et pulsions de violence plus ou moins contenues. Micro en main par-dessus les décibels de KTL², elle *drive* à la manière d'un coach ses danseurs disséminés, suivant en mouvements saccadés la musique. Une fille, au milieu, attire notre regard. Le ralenti de son oscillation renforce la charge érotique qui s'en dégage. Puis la focale change, un autre couple est "activé". Leur étreinte ressemble à un slow-motion. Gisèle Vienne scrute les moindres détails, invectivant ses troupes en *switchant* du français à l'anglais : « *Amusez-vous ! Don't touch yourselves ! Soyez 100% concentrés sur ce que vous faites ! Gardez la même qualité avec la dynamique de votre partenaire !* » En quête d'un lâcher-prise total alors même qu'elle impose un contrôle et une

précision extrême à ses interprètes. « *Let's enjoy the reality, your feelings* » clame-t-elle au moment où les mouvements s'accroissent et se figent en saccades, reproduisant durant de longues minutes l'effet d'un stroboscope sans les flashes de lumière. Les mêmes mouvements sont cadencés, comme dans un rembobinage sans fin des mêmes séquences, sur une cadence de quatre temps qu'elle égrène pour tenir le rythme. Entre *Topless* de Zoo Brazil et *The Intruder* de Mad Mike, le temps se distord, les repères de la réalité se troublent. Gisèle Vienne manipule toute une palette d'effets cinématographiques pour orienter nos regards, insuffler un état émotionnel : foule se figeant pour isoler deux danseurs dans l'approche sans fin d'un baiser, incidents isolés s'arrêtant net, poses à la limite de trances dévotes, reculons étranges... Le tout dans une recherche extatique de désirs charnels débordant jusque dans la salle où prendra place, d'ici quelques jours, le public. ■

► Au Maillon-Wacken (Strasbourg, présenté avec Pôle Sud), du 8 au 10 novembre (dans le cadre de la Biennale de la Danse Grand Est, jusqu'au 5 décembre) maillon.eu – pole-sud.fr

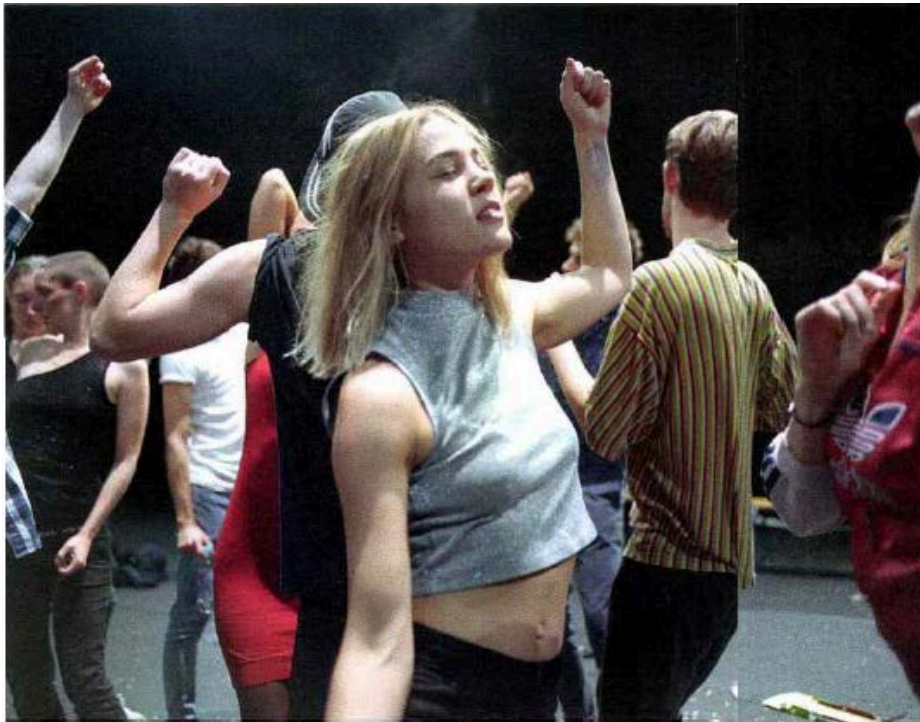
► Au Manège (Reims), mercredi 15 novembre (dans le cadre de la Biennale de la Danse Grand Est) manege-reims.eu

► Au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 7 au 16 décembre (présenté avec le Festival d'Automne) nanterre-amandiers.com festival-automne.com

► À La Filature (Mulhouse), mardi 29 mai 2018 lafilature.org

¹ Lire *Les Poupées de chair réventelles de pantins électriques ?* dans *Poly* n°155 ou sur poly.fr

² Le duo formé par Peter Rehberg et Stephen O'Malley signe une musique originale pour *Crowd*



Emportés par la foule

GISÈLE VIENNE nous a ouvert les portes du premier filage de *Crowd*. Ode aux free-parties, son spectacle est comme une hallucination, où l'accord entre danse et musique électronique est parfait.

PIÈCE TRÈS ATTENDUE DE CETTE NOUVELLE SAISON, *Crowd*, la dernière création de Gisèle Vienne, a été en répétitions durant le mois d'août au Théâtre Nanterre-Amandiers. Alors qu'il reste encore à l'artiste quatre semaines de travail pour peaufiner son œuvre, c'est à un premier filage bluffant que nous avons pu assister.

Eclectique dans ses centres d'intérêts, Gisèle Vienne conçoit chacun de ses spectacles comme une immersion dans une communauté de personnes qu'un même désir anime. En 2015, avec *The Ventriloquists Convention*, c'était

dans le huis clos d'un concours de ventriloquie qu'elle faisait son miel des troubles rapports s'instaurant entre les manipulateurs et leurs pantins. Aujourd'hui, avec *Crowd*, elle témoigne d'un tout autre univers en portant son regard sur ces regroupements éphémères qui s'improvisent au milieu de nulle part sous le signe des musiques électroniques. Seule interprète à faire le lien entre ces deux productions, la danseuse et marionnettiste allemande Kerstin Daley-Baradel a rejoint une distribution recrutée depuis trois ans suite à une série de workshops en Europe.

Quinze danseurs et danseuses, un melting-pot de nationalités pour composer ce microcosme d'addicts des infrabasses où se côtoient au final, une Allemande, un Anglais, des Suédois et des Français.

“Il y a un versant théâtral qui n'est pas négligeable, mais la pièce est si technique dans son rapport aux corps qu'il fallait que je m'entoure de danseurs, précise Gisèle Vienne. Je pense que le public sera moins dérouté si l'on classe le spectacle du côté de la danse. Mais de fait, il s'agit de danse-théâtre.” Ne sachant concevoir un spectacle qu'en l'ancrant sur un texte, Gisèle Vienne a demandé à Dennis Cooper, son complice en écriture, d'en concevoir l'histoire. L'auteur américain a rencontré les interprètes. C'est à partir de leurs histoires personnelles qu'il a construit les multiples scénarios réglant les rapports entretenus par chacun avec ses partenaires. Ces partitions qui motivent les actions ne seront jamais dévoilées. Forte des mystères de son précieux sous-texte, la pièce a pour enjeu de laisser à l'imaginaire du spectateur la capacité de mettre des mots sur les événements dont il est le témoin.

Avec ses alignements de poutrelles verticales et sa coursive en hauteur, la salle du théâtre s'avère l'espace idéal pour s'imaginer dans le refuge d'une friche industrielle loin de la ville. Sur le sol de béton, canettes et bouteilles vides se mélangent à de la terre séchée comme autant de traces laissées par les fêtes précédentes. Peter Rehberg officie depuis une régie placée dans les gradins pour nous proposer un parcours dans la culture du clubbing du début des années 1990. C'est d'abord la musique qui occupe l'espace. Puis, une grande porte métallique donnant sur l'extérieur s'ouvre et se referme comme par magie. C'est elle qui décide de l'arrivée des danseurs qui font leur entrée en solitaire ou par petits groupes. Sous les lumières cristallines de projecteurs habituellement utilisés par le cinéma, on identifie d'emblée une multiplicité de dress-codes. On devine les effets d'attirance et les lignes de friction qu'une telle réunion peut faire naître.

La belle idée de Gisèle Vienne est d'inventer une chorégraphie faisant le lien entre les mouvements des danses urbaines inspirées des techniques de montage de la vidéo et les musiques électroniques qui travaillent sur les boucles et la mise en exergue de citations. Loin du réalisme, c'est dans le tempo maîtrisé d'un ralenti partagé par tous que s'accordent les déplacements. Cette unité qui fabrique d'emblée une fiction visuelle se dérègle par instants pour mettre en avant les motifs d'un rapport à deux ou des solos aux allures de douces transes. Autant d'occasions pour que l'action s'accélère, se saccade ou se rejoue à l'envers. En revisitant avec ses danseurs des effets réservés au monde de l'image, en modifiant la perception qu'elle nous donne de l'écoulement du temps, Gisèle Vienne nous plonge dans les délices d'un spectacle proche d'une hallucination. L'éloge parcouru de violence d'un pure moment de jouissance collective. **Patrick Sourd**

Crowd Conception, chorégraphie et scénographie Gisèle Vienne, du 8 au 10 novembre, création au Maillon, Théâtre de Strasbourg; du 7 au 16 décembre, Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, festival-automne.com



La fête sur les plateaux

On a vu des pratiques de danses sociales, telles le tango ou les danses folkloriques, déferler sur la création contemporaine.

De belles sources d'inspiration pour les chorégraphes prompts à déstructurer ces danses, à les recomposer, à interroger leurs codes pour les actualiser ou les remettre littéralement en question.

Mais qu'en est-il des danses festives d'aujourd'hui, de celles que l'on esquisse en soirée, en discothèque, qui irradiant les dance floors et sont les plus beaux synonymes de liberté, de relâchement ?

Danses récréatives et danse contemporaine font pourtant bon ménage, comme le témoignent ces différentes démarches qui lient les danses de fêtes à la création.

Par Nathalie Yokel

Août 1967. Sur scène, des danseurs en jeans, t-shirts et débardeurs commencent à se secouer, se « tortiller », se déhancher sur des rythmes électroniques. En face, les spectateurs, censés applaudir un ballet, viennent d'assister à l'une des premières et des plus fameuses incursions d'une danse populaire et festive dans un spectacle de création. Nous sommes au Festival d'Avignon, et Maurice Béjart vient ici de réussir un coup de maître. Outre les autres tableaux de la pièce qui déboulonnaient eux aussi tous les attendus d'un spectacle de danse – qui plus est dans la cour d'honneur du Palais des Papes à Avignon –, cette séquence fut particulièrement marquante. Car ce que donnaient à voir précisément les interprètes à l'époque n'était autre que le « jerk », cette nouvelle façon de danser, en soirée ou dans les clubs, qui consistaient en saccades rythmées et improvisées en solitaire avec tout le corps (jerk signifiant « secousse » en anglais). Nul besoin de talent de danseur pour se lancer dans le jerk, nul besoin d'inviter un(e) partenaire ni de connaître des pas de danse : au milieu des années 60, on peut ainsi « s'éclater », libérer son corps dans la danse, dans la fête. Cette nouvelle pratique à la mode portée par la jeunesse, hissée par Béjart sur le devant de la scène pour sa *Messe pour le temps présent*, collait parfaitement au propos du chorégraphe : une messe laïque où l'esprit de métissage et de spectacle total offrait une réflexion philosophique, politique et sociétale sur notre monde moderne.

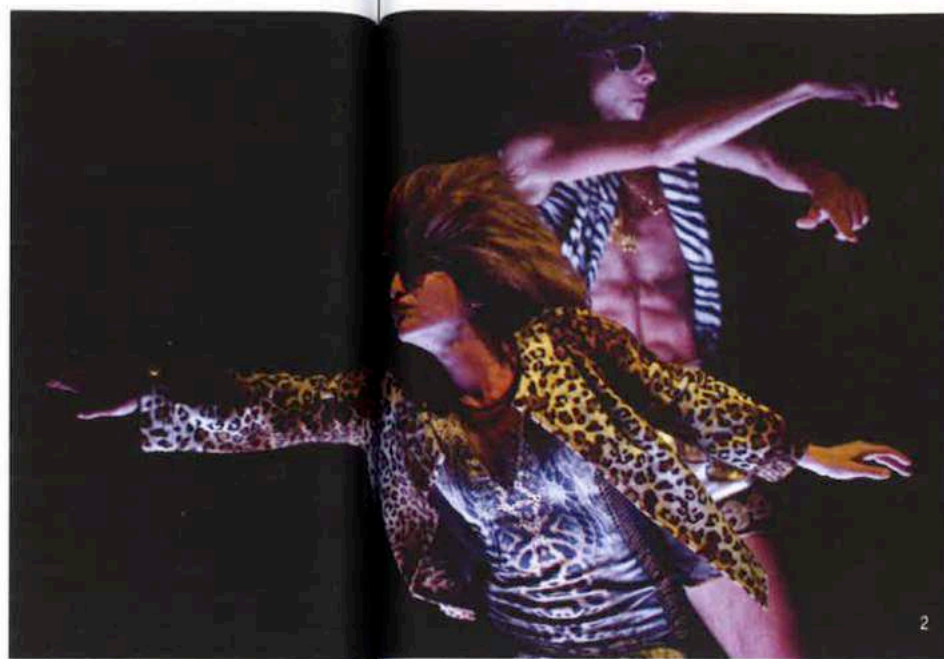
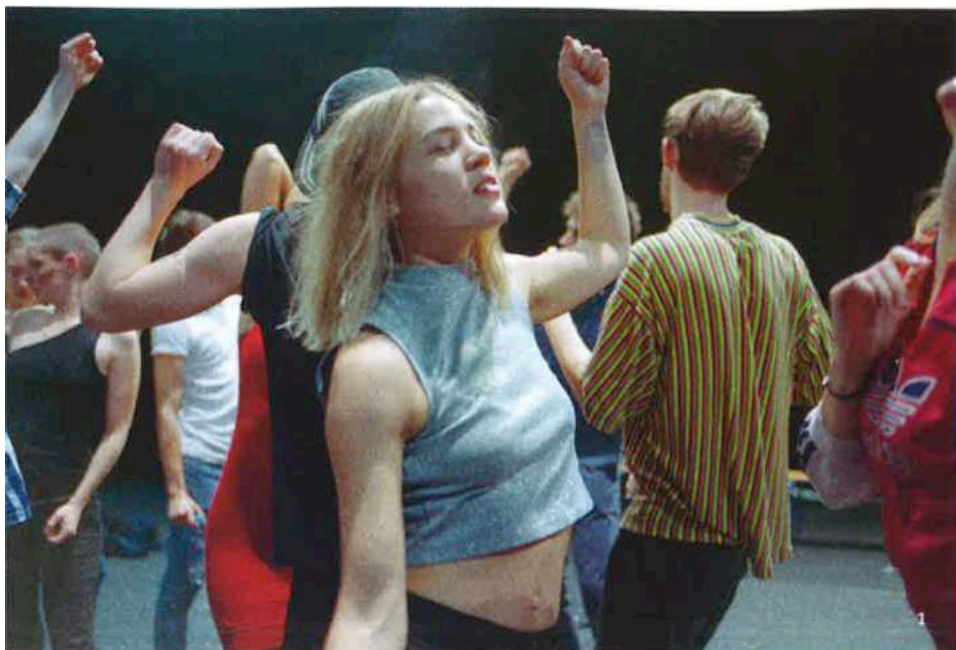
Pour autant, la démarche avait de quoi surprendre de la part d'un chorégraphe et de ses danseurs rompus à la technique classique, et avides de virtuosité. Les voilà qui s'emparent de la danse de Monsieur Tout-le-Monde ! Mais Maurice Béjart décrivait ainsi son spectacle : « Ça va du classique le plus pur, puisqu'au début les danseurs font des exercices à la barre, jusqu'aux danses les plus contemporaines comme le jerk ». Le mot est lâché : le jerk est par excellence une danse contemporaine, elle est LA danse du moment, et dans la bouche du chorégraphe, aucune hiérarchisation de valeur ne vient l'opposer aux autres danses. Le savant et le populaire font ici bon ménage, et l'artiste saisit ce moment pour franchir une nouvelle étape dans sa logique d'accessibilité de la danse, hors des lignes bourgeoises de l'époque.

Automatisation des gestes

Cinquante ans ont passé. On s'agite toujours sur les dance floors, et même dans sa salle de bains devant son miroir ! Mais le paysage chorégraphique d'aujourd'hui semble marquer un regain d'intérêt pour ces danses de fêtes, qui sont autant de pratiques personnelles mais sociales, promptes cependant à fournir une matière pour la création. Comment la simplicité des pas, ou l'absence de prérequis techniques, peuvent-ils inspirer les chorégraphes ? L'italien Michele Rizzo a fait du « club dancing » un axe important de sa démarche. Avec sa pièce *Higher*, il fait émerger trois danseurs de la brume d'une boîte de nuit, sur le beat d'un set techno, qui entament une danse – quasi documentaire tant elle semble directement sortie de la soirée en boîte de la veille.

« Nul besoin de talent de danseur pour se lancer dans le jerk, nul besoin d'inviter un(e) partenaire ni de connaître des pas de danse. »

D'un pied sur l'autre ils se balancent, sans effusion aucune, se laissant porter par le rythme binaire lancinant de la musique. Peu à peu, les bras accompagnent le mouvement, accentuent la répétitivité, intensifient, même à l'économie, leur engagement corporel. Un engagement pour le danseur qui, dans l'automatisation du geste et son rythme inépuisable, frôle la transe. Un engagement aussi pour le spectateur, qui peut se laisser emporter, happer, littéralement hypnotisé par les corps à l'unisson. Pour autant, le chorégraphe réussit – dans cette répétitivité et cette reproduction d'un même geste qui se propage jusqu'au buste et aux jambes, facilement identifiable – à sculpter différemment notre regard : la perfection de cette danse quasi extatique magnifie les corps mais ouvre sur les micro-différences propres à chaque interprète. Ici, les facteurs temps, espace, et qualité de mouvement sont travaillés minutieusement, faisant de ces gestes un matériau passionnant pour la composition d'une danse tout aussi mystérieuse que jubilatoire. ▶



► On n'est pas loin de la séquence du ballet qualifiée chez Béjart de dionysiaque, dans le sens où il s'agit aussi d'une danse de possession qui offre un véritable potentiel chorégraphique et politique. A voir aussi bien pour sa puissance purement chorégraphique, que pour ce que le spectacle nous raconte d'une culture de la fête et de la jouissance, qui interroge nos formes d'être ensemble.

Oppositions stériles

Tout droit sortis des dance floors également, les danseurs de Thomas Lebrun n'ont pourtant pas du tout pris le même angle pour lever le voile sur les pratiques festives des temps modernes. *Leurs Rois de la Piste* est un spectacle conçu comme un véritable défilé de personnages peuplant les discothèques. Le dispositif est simple: au centre de la scène, un podium lumineux accueille tour à tour la quarantaine de danseurs du samedi soir interprétés par cinq danseurs à l'aide d'une impressionnante collection de costumes et d'accessoires. La musique est à

l'avenant, façon bande son des années 70 à nos jours. Et chacun y va de son solo de danse, on s'y croirait! «*Je suis d'abord parti sur l'idée des danses de séduction, même si c'est une pièce où tout le monde est bien seul...*», raconte Thomas Lebrun. «*Comment tu vas séduire dans l'outrance, comment tu vas te dépasser un peu même quand tu es coincé, avec des personnages extravertis, excentriques, qui en font trop dans l'étalage de leurs corps et de ce qu'ils croient être leurs atouts*». Le chorégraphe est allé à la recherche de ces pratiques de boîtes de nuit, posant son regard sur des gens issus de milieux sociaux très variés et surtout populaires, à l'image de son équipe, pour une construction fine des personnages. «*Mais nous ne sommes pas dans la caricature; les danseurs le vivent vraiment. Il y a toute la nervosité de l'état de corps du personnage à trouver, et parallèlement, le rythme, les croisements et les suspensions sont hyper travaillés*», explique-t-il.

Et dans ce spectacle, c'est sûr, Thomas Lebrun s'éclate, balayant d'un revers de manche (à paillettes)

les critiques de ceux qui voient d'un mauvais œil ce rapprochement décomplexé entre la création et la danse du peuple, bougeant les lignes des définitions autorisées: «*On s'en fout de savoir si c'est de la danse contemporaine ou pas. Je n'en ai rien à secouer. C'est un spectacle. C'est très à la mode de dire qu'on fait de l'art avec quelque chose qui n'en est pas. On voit de la danse traditionnelle partout dès qu'on se met en file et qu'on lève les bras! C'est de la danse de tout le monde, de la danse de plaisir, de la danse de relâchement*». Une danse qui pourtant fait spectacle, pour mieux parler de tolérance et évacuer la pensée unique.

Le travail du chorégraphique

Christian Rizzo (aucun lien avec l'italien Michele de *Higher*) avait lui-même remporté un immense succès en 2013 au Festival d'Avignon avec *D'après une histoire vraie*, une pièce magnifique profondément ancrée dans un élan folklorique. Changement d'ambiance pour *le syndrome ian* (2016), qui nous emmène au cœur des soirées électro. Ici, c'est ►

A ne pas manquer:

Les Rois de la Piste, de Thomas Lebrun

2017: 6 octobre, La Garance, scène nationale, Cavailon
17 octobre, La Halle aux grains, scène nationale, Blois
19-20 novembre, Maison de la Culture de Bourges, scène nationale
25 novembre, La Barcarolle, Arques
30 novembre, Le Cratère, scène nationale, Alès
2 décembre, L'Orange Bleue Espace Culturel, Eaubonne
16 décembre, Le Rive Gauche, Saint-Étienne-du-Rouvray
2018: 13 janvier, Festival Art Danse, CDCN Dijon Bourgogne-Franche-Comté
20 janvier, La Ferme du Buisson, scène nationale de Marne-la-Vallée
23 janvier, Festival Pharenheit, CCN du Havre Normandie
26 janvier, Théâtre de l'Arsenal, Val-de-Reuil
30 janvier – 3 février, Les Subsistances, Lyon
8 février, Les 3T, scène conventionnée, Châtelleraut
10 février, La Maison du Théâtre et de la Danse, Épinay-sur-Seine
9-10 mars, Les Halles de Schaerbeek, Bruxelles
16-17 mars, La Pléiade, La Riche
20 mars, Théâtre-Cinéma Paul Éluard, scène conventionnée, Choisy-le-Roi
30 mars, Théâtre Paul Éluard, scène conventionnée, Bezons
4 avril, scène nationale, Orléans
25-28 avril, Agora de la danse, Montréal
1^{er} juin, l'Onde Théâtre-Centre d'art, Vélizy-Villacoublay

le syndrome ian, de Christian Rizzo

2017: 15 septembre, Teatro Municipal do Porto
2-3 novembre, Tanzhaus nrw, Düsseldorf
25 novembre, Opéra de Dijon
7 décembre, Concertgebouw Brugge, Bruges
2018: 25 janvier, TAP, Poitiers
27-28 janvier, le Lieu Unique, scène nationale, Nantes
13-14 février, Maison de la Culture de Bourges
22 février, scène nationale, Orléans
17 mars, Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan
19-20 mars, Le CentQuatre, Paris

Crowd, de Gisèle Vienne

2017: 8-10 novembre, Le Maillon, Strasbourg (présenté avec Pôle Sud)
15 novembre, La Manège, scène nationale, Reims
7-16 décembre, Les Amandiers, Centre Dramatique National, Nanterre
2018: 6-9 février, Théâtre National de Bretagne, Rennes
27-28 février, MC2, scène nationale, Grenoble
29 mai, La Filature, scène nationale, Mulhouse

► L'ombre de Ian Curtis, du groupe Joy Division, qui plane. Mais davantage, c'est la danse des «clubbers» qui est donnée à voir, ou plutôt évoquée. Certes les gestes des noctambules sont là, reconnaissables, certes la musique imprime sa marque... Mais Rizzo ne pousse pas à bout la mécanique du geste, ne joue pas la carte de la transe, balaye l'idée même de personnage par des costumes d'une grande sobriété. Il fait de cette gestuelle un matériau comme un autre, redessiné à l'aune d'une composition spatiale très fine, et d'un environnement plastique savamment distillé. Contre toute attente, il travaille le corps dans de très beaux états de retenue, de détachement, presque, comme pour faire porter aux danseurs les restes d'un âge d'or fantasmé, ou les ruines d'une nuit imaginaire.

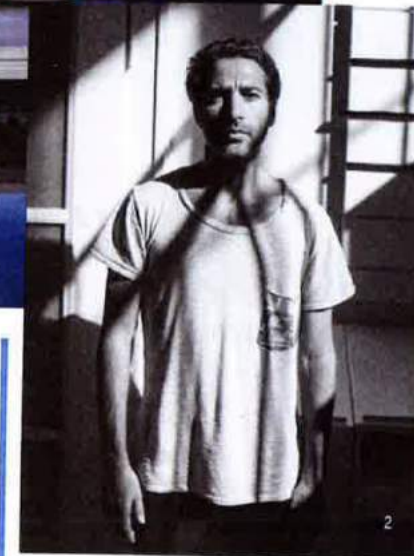
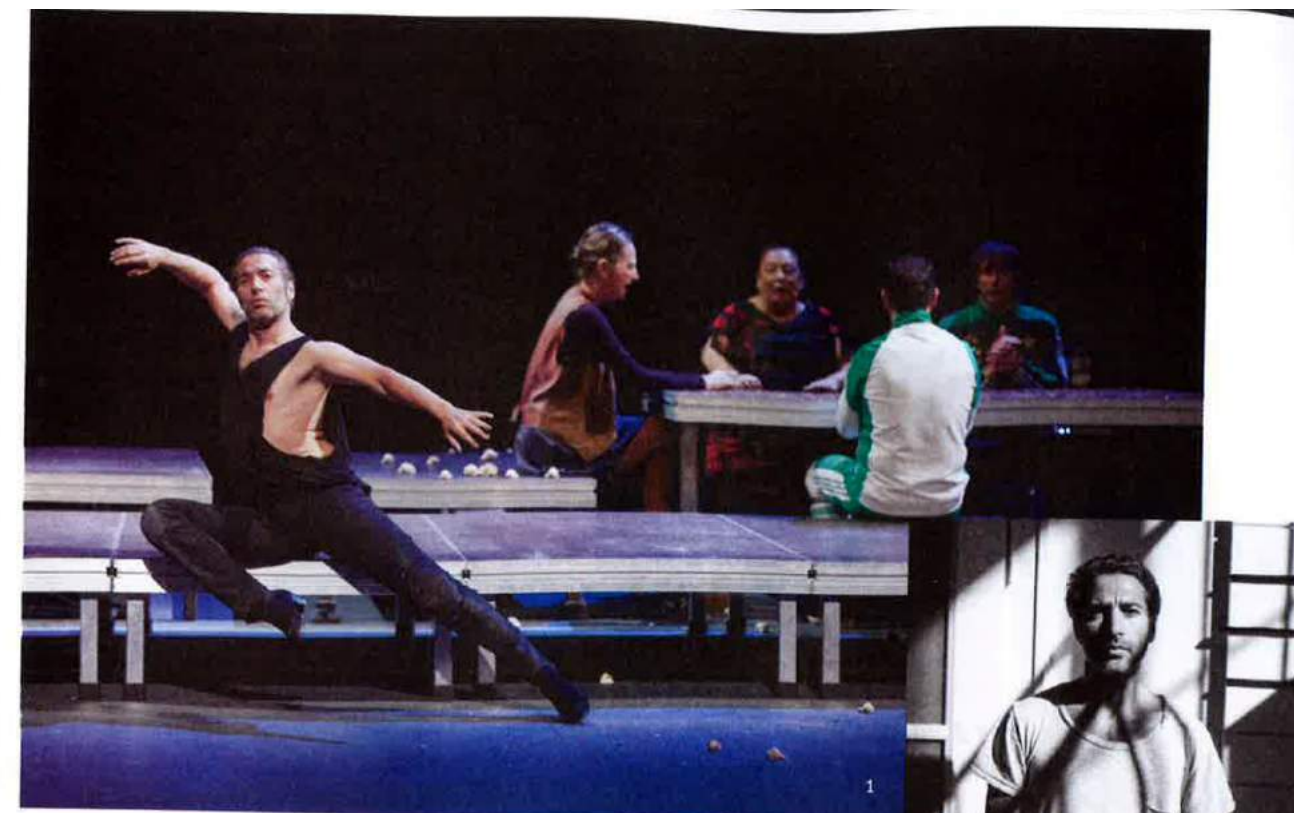
Nombreuses encore sont les démarches des chorégraphes qui vont dans le sens de retrouver, sur le plateau, le corps et l'énergie de la danse que l'on pratique aujourd'hui pour faire la fête. Ces danses ne sont plus aujourd'hui le reflet d'une danse de «jeunes» qu'on peut mettre en lumière comme acte

artistique politique. Dansées par tout le monde, elles s'incarnent chez le danseur contemporain, à l'aune de ses techniques, pour mieux devenir une matière à réinventer à travers l'écriture d'un auteur. En cinquante ans, la question de la dichotomie entre danse savante et danse populaire, danse d'auteur et danse anonyme, danse élitiste et danse accessible a évolué. On l'a vu, faire appel, au plateau, à ces pratiques de danses n'exonèrent pas les chorégraphes de conserver une solide ambition artistique; elles constituent même un formidable levier pour la recherche chorégraphique, qui ne s'arrête pas à l'apparente facilité d'un sujet connu et déjà approprié par tous. La nouvelle création de Gisèle Vienne, par exemple, réunit quinze interprètes dans le contexte d'une fête. *Crowd*, entre jubilation et excitation, leur fait traverser des états émotionnels jusqu'à porter la question de la violence et de son exutoire. Ironie de l'histoire: quarante-neuf ans après, le chorégraphe Hervé Robbe a créé, pour les étudiants du Centre National de Danse Contemporaine d'Angers, un *Remix des Jerks de la Messe pour le temps présent* de Béjart. Un éternel (re)questionnement, en somme. ■

Israel Galván: «J'ai laissé mon enfance dans les fêtes»

Incroyable: le chorégraphe flamenco a déboussolé le Festival d'Avignon avec sa dernière création, intitulée La Fiesta. Une pièce radicale, excessive, jouissive, complètement déjantée en même temps que très risquée, qui a mis la puissance et la liberté de création de l'artiste au premier plan, n'en déplaise aux aficionados d'un flamenco traditionnel. Il nous livre ici un témoignage particulier sur son enfance, qui pourrait bien apporter un éclairage sur l'extraordinaire quoique surprenant moment de création contemporaine vécu cet été au Palais des Papes.

«*La Fiesta* a ses origines dans mon monde flamenco, dans mon enfance, mais c'est comme un retour sur quelque chose de dépassé, comme si j'avais fait des kilomètres et revenais au point zéro. Il y a là toutes mes racines et mes traditions en filigrane. Je pourrais sans exagérer dire que j'ai passé et laissé mon enfance dans les fêtes. Enfant, on ne me laissait pas jouer. Mon père et ma mère, danseurs, se produisaient en duo, dans des cabarets, des tablaos, des salles de spectacles de variétés. Au moment du *fin de fiesta*, ce temps festif, libre et très rythmé qui conclut un spectacle flamenco, ils me faisaient venir pour faire un tour de piste, je n'avais guère plus de quatre ans. Pour mes parents, c'était comme l'accomplissement de leur duo, présenter leur fils et donner une image familiale. Et je ramassais bien plus d'argent que tous



les autres, les gens me jetaient des billets, beaucoup de billets. Il y avait d'abord le spectacle, et après c'était la fête. De ces fêtes, je garde d'abord le souvenir d'une immense fatigue, je voulais toujours dormir, mais elles ne s'arrêtaient jamais. Elles semblaient s'arrêter et puis non, un autre whisky, une autre danse, et cela durait, durait. J'étais toujours en état d'alerte parce que je savais qu'à tout moment on pouvait me demander d'entrer en piste et danser. J'ai le souvenir de dormir les yeux ouverts. En même temps je voyais des choses que ne voyaient pas les autres enfants. Je me faisais mon propre monde. J'observais énormément. Je percevais plein de détails, des gestes quotidiens, des façons de s'habiller, de rire, de s'engueuler. Je créais mon propre monde infantile dans cette atmosphère où se croisaient flamencos, travestis,

ventriloques, toutes sortes d'artistes qui présentaient leur numéro. Aujourd'hui c'est impensable qu'un enfant se trouve dans une telle ambiance. Je me souviens aussi de la violence qui régnait, il y avait les gens qui se bourraient la gueule, des gens qui se battaient, et les directeurs d'établissements avaient toujours des armes. Mais d'une certaine façon, on passait du bon temps aussi. La moitié des choses que je vivais me plaisait et l'autre moitié me faisait souffrir. Il y a d'autres enfants qui ont eu la même vie que moi mais il semble que je sois l'un des seuls à avoir continué à danser. Et puis je me souviens de ma solitude, et j'en ai gardé l'habitude. J'aime être seul.» ■

Remerciements à Carole Fierz pour la traduction

A ne pas manquer:

La Fiesta, d'Israel Galván:

2018:
11-12 janvier, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg
19-20 janvier, Festival Flamenco, Nîmes
7-8 février, Opéra National, Montpellier
27 février, Festival Flamenco, Jerez
19 mars, Le Parvis, Ibos
22-23 mars, Théâtre de l'Archipel, Perpignan
15 mai, L'Onde, Vélizy-Villacoublay
18-19 mai, Teatro Central, Séville
2 juin, Théâtre du Beauvaisis, Beauvais
6-12 juin, Le Théâtre de la Ville hors les murs à La Villette, Paris

IDÉES & DÉBATS

*opinions**Gisèle Vienne célèbre la nuit*

Philippe Noisette

🐦 @philippenoisett

Avec ces corps offerts comme saisis par les beats et les lumières, le milieu de la nuit offre une matière vivante des plus captivante pour un artiste. Rassemblement de jeunes gens, rave ou simplement dance-party ont inspiré des photographes vedettes comme la Néerlandaise Rineke Dijkstra ou l'Allemand Wolfgang Tillmans. Avec un sous-texte éminemment politique, dès lors que cette jeunesse se meut en flot protestataire. Pourtant la danse contemporaine a rarement montré ces états de corps : on citera tout de même la pièce de Christian Rizzo « Le Syndrome Ian » ou celle de José Vidal dirigeant un « Sacre du printemps » façon clubbing...

« Crowd » de Gisèle Vienne réunit une quinzaine de solistes pour un voyage intérieur et hédoniste. Le décor, un simple plateau recouvert de terreau universel biologique et de détritrus, pourrait être celui de n'importe quelle fin de soirée ici ou ailleurs. Un à un, presque à reculons, les interprètes vont habiter cet espace traversé des magnifiques lumières de Patrick Riou. La chorégraphe et scénographe a capturé ces instants de nuit, membres comme secoués de

DANSE

Crowd

de Gisèle Vienne

Le Manège, à Reims, le 15 novembre, festival Next à Courtrai le 25 novembre, Nanterre-Amandiers avec le Festival d'automne du 9 au 16 décembre.

convulsions, baisers fugaces, jeux de mains sur le point de dérapier.

La minutie avec laquelle Gisèle Vienne saisit ce groupe ajoute encore au trouble : sommes-nous face à un after ou devant un spectacle contemporain ? Il suffit de quelques effets

d'une rare beauté – une canette qui « explose », des fumées embrasant des blousons – pour se rassurer. « Crowd » est une vraie création. Gisèle Vienne continue son approche des communautés actuelles. Elle s'est intéressée il y a peu à une convention de ventriloques américains ou à des ensembles de danses traditionnelles.

Chez cette artiste venue de la marionnette, le mouvement, la littérature ou la musique constituent un tout. Chaque œuvre enrichit le propos de la précédente. Et même s'il manque quelques pics d'intensité durant cette heure vingt on reste ébloui par le résultat visuellement somptueux. Enfin « Crowd » doit beaucoup à la bande-son conçue par Peter Rehberg, un fidèle de Gisèle Vienne. Mixant des morceaux iconiques des années quatre-vingt-dix (Underground Resistance ou Jeff Mills) avec des réalisations récentes, Rehberg fait de ce flux musical une célébration de la nuit. ■

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

(<http://www.journal-laterrasse.fr>)

DANSE - ENTRETIEN / GISÈLE VIENNE (.../DANSE)

Crowd



RÉGION / LE
MAILLON À
STRASBOURG /
MÈS ET CHOR.
GISÈLE VIENNE /
DRAM. DENNIS
COOPER

Publié le 26 septembre 2017
- N° 258

Dans un grand huit émotionnel, quinze danseurs explorent à travers une fête, dont la structure évoque de nombreux rituels, l'aspect jubilatoire et exutoire de la violence.

Quel est le propos de Crowd, votre nouvelle création ?

Gisèle Vienne : Crowd fait référence aux fêtes qui créent une sorte d'utopie communautaire temporaire en répondant partiellement aux besoins de nouveaux rituels. Tout cela croise mon intérêt pour les cultures plurielles adolescentes, et répond aussi, selon moi, à une quête de spiritualité. Je ne

suis pas croyante, et je constate que nombreuses semblent être les personnes non croyantes à la recherche de ce que peut offrir le religieux sans la religion. La société laïque ne semble pas suffisamment prendre en considération ces besoins. La période que nous traversons en témoigne et l'espace artistique contemporain répercute le besoin d'expériences spirituelles.

Comment intervient l'écrivain Dennis Cooper dans cette pièce ?

G.V. : Nous avons travaillé avec Dennis Cooper une sorte de surabondance narrative, comme un sous-texte, qui n'est pas audible, à cause de la musique de la fête, mais qui est présent dans chaque geste, chaque intention, et finit par tramer une sorte de fil narratif pour chacune des 15 personnes en scène, entre fiction et réel. Cela donne à la pièce une densité, comme dans un tableau riche en détails.

« Nous sommes à la recherche d'un théâtre vécu et non joué. »

Avez-vous développé une écriture chorégraphique particulière pour quinze danseurs ?

G.V. : J'utilise beaucoup de mouvements « retouchés », grâce à des opérations ou des effets de l'ordre de l'accélération, du ralenti, du découpage et du montage, inspirés par la réinvention des mouvements qu'offre le champ des possibles à travers les films. Ces qualités et types de mouvements ne sont toutefois pas imités, mais interprétés de manière très intime et extrêmement sensible. On oscille d'une puissance explosive à l'expression d'une profonde délicatesse, et, dans ces deux extrêmes, il s'agit bien toujours de la recherche d'une hypersensibilité, tout comme d'une certaine expression de la force de l'abandon. Nous sommes à la recherche d'un théâtre vécu et non joué, comme le décrit Michel Leiris*. Avec quinze danseurs, le potentiel de ce type de montage et d'écriture est particulièrement passionnant d'un point de vue musical, chorégraphique et narratif.

Vous faites de nouveau appel à KTL (Stephen O'Malley et Peter Rehberg), qui a toujours accompagné vos pièces. Quelle est la place de leur musique dans Crowd ?

G.V. : Nous travaillons avec des musiques préexistantes, des années 90 ou 80, et même une

de 2014, choisies par Peter Rehberg. Peter dirige un label, Editions Mego, et sa connaissance exceptionnelle de la musique industrielle et électronique est ici mise à profit. De fait, le réalisme est à cet endroit-là, avec des citations des artistes marquants de techno ou de musique électronique ancrés dans leur époque. Il y a également un morceau original de KTL qui perturbe autrement notre sentiment du réel et modifie notre perception tout en rappelant l'exaltation qui peut être recherchée à travers ces musiques et ces fêtes.

*La Possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar. (Plon, 1958)

Propos recueillis par Agnès Izrine

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Crowd

du Mercredi 8 novembre 2017 au Mardi 29 mai 2018

Maillon - Théâtre de Strasbourg - Scène européenne
7 Place Adrien Zeller, 67000 Strasbourg, France

Parc des expositions, Présenté avec POLE-SUD, CDCN Strasbourg dans le cadre de la Biennale de la danse Grand Est. Du 8 au 10 novembre à 20h30. Tél. : 03 88 27 61 81. Durée 1h30.

Egalement : Nanterre-Amandiers, Centre Dramatique National, 7, avenue Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Tél. : 01 46 14 70 00 Jeudi 7 au samedi 16 décembre. Mar.au ven.20h30, jeu.14 à 19h30, sam. à 18h,Dim. à 15h30, relâche lundi.

Le 15 novembre au Manège de Reims, du 6 au 8 février au TNB de Rennes, les 27 et 28 février à la MC2 de Grenoble, le 29 mai à La Filature, Scène nationale de Mulhouse.

Mots-clefs : Crowd (<http://www.journal-laterrasse.fr/tag/crowd/>), Dram. Dennis Cooper (<http://www.journal-laterrasse.fr/tag/dram-dennis-cooper/>), Gisèle Vienne (<http://www.journal-laterrasse.fr/tag/gisele-vienne/>), Le Maillon à Strasbourg (<http://www.journal-laterrasse.fr/tag/le-maillon-a-strasbourg/>)



SORTIR

UNE PIÈCE DE THÉÂTRE SUR LA FREE PARTY, LE PROJET FOU D'UNE METTEUSE EN SCÈNE FRANÇAISE



RAPPORT COULEUR
DE LA MODE

Rafrâchissez votre garde-robe

ZAFUL



d'interroger la free party. **Gisèle Vienne**, metteuse en scène française, collabore avec les musiciens **Stephen O'Malley** et **Peter Rehberg** pour reproduire une véritable rave nocturne, avec DJ sets, danseurs et lumières atmosphériques. Nommée **Crowd** (foule ou public en français), sa dernière création réfléchit à la manière dont les émotions extrêmes peuvent s'exprimer dans cet espace de fête, et la manière dont elles s'insèrent dans la société.

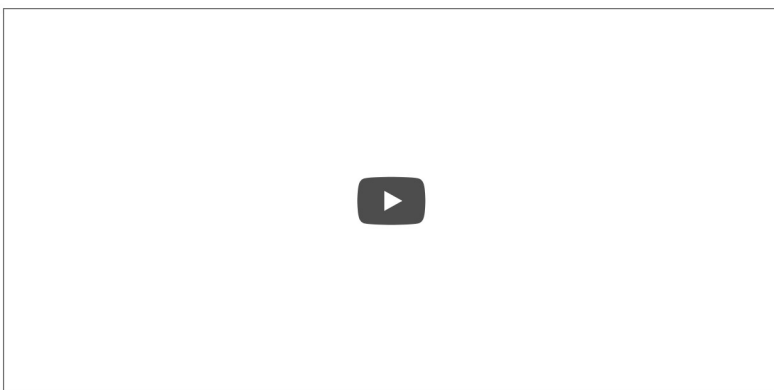
Photo en Une : © Estelle Hanania

Si Gisèle Vienne renvoie la free party à une fête rituelle, à une "quête de spiritualité", c'est parce que la musique frénétique et stimulante qui y est diffusée permet de libérer des émotions intenses. Les musiciens Peter Rehberg et Stephen O'Malley, avec lesquels elle avait déjà collaboré, se sont alors chargés de choisir la bande-son de la pièce pour lui donner un ton réaliste. Le premier, producteur de musiques électroniques et expérimentales, est aussi le directeur du label Editions Mego. Fin connaisseur du répertoire, il a sélectionné des morceaux des années 80-90, essentiellement liés au label légendaire Underground Resistance. D'autres musiques se sont également glissées dans le set, dont une composition de Peter Rehberg et Stephen O'Malley produite sous le nom de KTL.

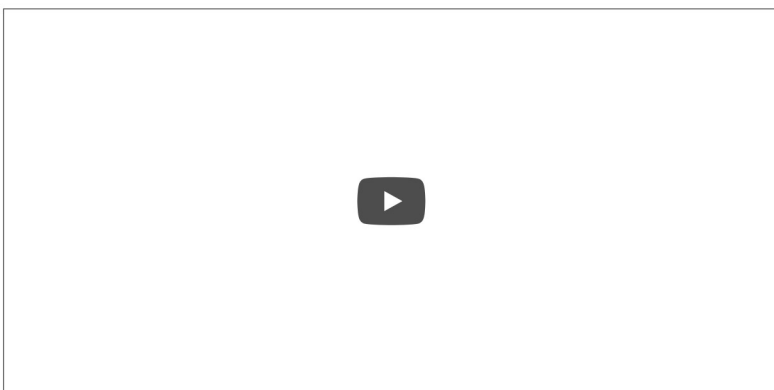
À lire également

Blanca Li, la plus célèbre chorégraphe de musiques électroniques ?

La pièce revêt la forme d'une chorégraphie pour 15 jeunes danseurs et acteurs. Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper ont imaginé un "sous-texte" qui ne s'entendra pas, mais qui sera perçu par les gestes des interprètes. Aucun dialogue n'y sera entendu, mais les corps raconteront eux-mêmes l'histoire. Les lumières intenses de Patrick Riou viendront accentuer cette narration, nous rappelant ainsi les soirées où les flashes et autres jeux de lumière façonnent une atmosphère particulière.



Crowd s'inscrit dans le projet plus vaste de Gisèle Vienne de représenter la violence et le rapport que nous entretenons avec elle. On se souvient notamment de *Jerk*, une mise en scène d'un texte de Dennis Cooper sur le serial killer américain Dean Corll qui avait sévi dans les années 70, ou de *The Pyre*, créée en 2013 en collaboration avec l'IRCAM, où le corps d'une danseuse en tension évoluait dans des décors de boîtes de nuit, de zones urbaines et autres ambiances électriques.



Avec *Crowd* Gisèle Vienne entend ainsi interroger "les différentes manières dont la violence se manifeste et se satisfait [pour] penser ce que la société peut mettre en œuvre pour l'intégrer, sans mettre en péril l'équilibre de la communauté". La free party y apparaît comme un espace cathartique pour la société.

La pièce sera jouée à Strasbourg les 8, 9 et 10 novembre au Théâtre de Strasbourg (Maillon), à Reims le 15 novembre au Manège, Scène Nationale, ainsi qu'à Paris du 7 au 16 décembre au Festival d'Automne. Pour les autres dates, rendez-vous sur le site de Gisèle Vienne accessible juste [ici](#).

2017-10-12 13:19

- underground resistance > théâtre >
- Gisèle Vienne > Peter Rehberg >
- Stephen O'Malley > free-party >

**DU SON,
DES BONS PLANS,
DES EXCLUS,
ET LE MEILLEUR
DE TRAXMAC.COM.
CHAQUE SEMAINE.**

**LA NEWSLETTER TRAX
C'EST PAR ICI.**

Regie web & Ops

Jinga media llimited

contact@jingamedia.com

www.jingamedia.com

ARTICLES SIMILAIRES